

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 15,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE MARDI

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 1 exemplaire sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50.

On s'abonne, pour la France, à Paris; à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 40. A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours, à l'AGENCE-DALCOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus

Monaco, le 8 Août 1871.

NOUVELLES LOCALES.

Deux Conventions ont été signées à Florence le 20 juillet 1871, par M. le Chevalier Peiroleri, Plénipotentiaire de S. M. le Roi d'Italie et par M. le Comte Piccolomini, Plénipotentiaire de S. A. S. le Prince de Monaco, ayant pour objet, l'une de faciliter l'assistance des malades indigents dans les deux États respectifs et l'autre d'assurer le bénéfice de l'assistance judiciaire aux Nationaux des deux Pays.

La distribution des prix aux élèves du pensionnat dirigé par les Dames de Saint-Maur, a eu lieu mercredi dernier.

Ce soir, à 5 h., aura lieu la distribution des prix aux élèves de l'école communale des garçons dirigée par les frères de la Doctrine chrétienne; celle de l'école communale des filles sera faite vendredi, à la même heure.

Nous rendrons compte de ces cérémonies dans notre prochain numéro.

La société philharmonique s'est fait entendre avant-hier, à 5 h., sur la place du Palais où se pressait une foule d'auditeurs. Parmi les morceaux exécutés et rendus avec justesse, nous citerons la cavatine de *Gemma di Vergy*, de Donizetti.

Nous l'avons déjà dit, et nous le répétons, les membres de notre société philharmonique progressent de jour en jour.

Notre compatriote le ténor Lefranc qui s'est fait applaudir sur les principales scènes de l'Europe et du Nouveau-Monde, est dans nos murs depuis dimanche; il arrive d'Amérique où son succès a été complet, ainsi que nous l'avons déjà dit dans quelques-uns de nos précédents numéros.

La canicule ne nous a pas tourmentés cette année; la température a été plutôt fraîche que chaude. Le thermomètre qui s'élève d'ordinaire, à pareille époque, jusqu'à 30 et 32 degrés, n'a pas dépassé, cette année, 26 degrés. Il est même des jours où le mercure n'est pas monté à 23.

C'est là un fait assez curieux.

Cependant malgré cette fraîcheur relativement grande de l'air, l'eau de la mer a toujours été assez chaude pour permettre aux gens les plus frileux de prendre impunément leurs bains.

Espérons que vû l'état avancé de la saison, nous en aurons été quitte pour la peur d'avoir chaud.

On nous écrit de Vintimille que les travaux du chemin de fer en voie de construction entre cette ville et Menton sont très-activement poussés; on pense que l'ouverture de la ligne pourra avoir lieu au mois d'octobre prochain.

Le *Moniteur des chemins de fer* annonce que l'inauguration du chemin de fer du Mont Cenis, de Bussoleno à Modane, aura lieu le 15 septembre. L'entière ligne, jusqu'à Saint-Michel, sera ouverte dans les premiers jours d'octobre.

CAUSERIE.

La musique, a dit quelque part Théophile Gauthier, est le plus cher de tous les bruits. Nous ignorons si l'éminent écrivain, si le charmant poète a voulu tout simplement commettre une excentricité en émettant cette idée, ou bien s'il a ainsi exprimé son opinion franche sur cet art. Dans le premier cas, nous lui pardonnons de grand cœur, car les excentricités sont, d'ordinaire, le lot des gens d'esprit; dans le second cas, nous le maudissons, car il est impossible de prononcer un blasphème plus violent de lèse-art.

Eh quoi! celui qui a tracé de sa propre main ces harmonieuses lignes qu'on appelle des vers, et qui sont enfermées sous le titre d'*émaux et camées* dans un petit coffret tout imprégné de senteurs poétiques, aurait pu, de gaieté de cœur, affirmer que la musique est un bruit qui coûte cher?

Cela nous paraît monstrueux.

La musique, cet art divin, cette langue céleste qui humanise les animaux les plus féroces, et devant la puissance de laquelle tous les peuples de l'antiquité comme ceux de nos jours se sont inclinés, serait anathémisée par un poète? Non, cela n'est pas possible, et nous aimons mieux croire que l'auteur du Capitaine Fracasse a voulu s'*originaliser*.

Il est de fait que c'est une qualité, de nos jours, que de savoir se rendre original; bien des individus sans talent se sont, par ce moyen, fait des réputations, éphémères, il est vrai, mais enfin assez étendues.

Pour nous, qui ne trouvons pas que la musique soit un bruit cher, au contraire, nous allons aujourd'hui causer quelque peu sur elle, si vous le voulez bien. Les recherches auxquelles nous nous sommes livré nous ont prouvé que cet art était universelle-

ment aimé, et comme nous ne croyons pas que Théophile Gauthier ait beaucoup d'approbateurs, nous espérons ne pas ennuyer ceux qui nous liront.

La musique est sans nul doute l'art le plus ancien; sa création doit avoir suivi de près celle de la parole. Il est bien entendu que nous ne voulons parler ici que de la musique tout-à-fait primitive, c'est-à-dire de la modulation des sons avec la voix. Et, en effet, on doit remarquer que tout sentiment, vif ou triste, se traduit par une expression de son différente. Il est donc probable, pour ne pas dire certain, que l'homme aura tout d'abord chanté par intuition. L'art proprement dit n'est venu que plus tard, avec ses règles, ses restrictions et ses créations, filles de la pensée, de la réflexion et du génie.

Le plus ancien chant connu, chant où l'art commence à jouer un certain rôle, est le cantique de Mirjam, sœur de Moïse, qui fut chanté avec accompagnement instrumental après le passage de la Mer Rouge. Seulement, comme les instruments en usage à cette époque n'étaient qu'au nombre de trois et qu'ils se distinguaient par une simplicité très grande en même temps, il est probable que la musique se ressentait de cette simplicité.

Le poète, le musicien et le chanteur ne faisaient qu'un alors; témoin David qui composait et chantait lui-même ses psaumes et ses cantiques. C'est du reste sous ce roi-prophète que la musique hébraïque paraît avoir atteint le *summum* de sa perfection. On ignore si les Hébreux avaient des signes spéciaux pour annoter les paroles; ce qu'il y a de certain c'est que le peu d'art musical que possédaient les Egyptiens leur venait de l'Inde et de la Chine.

Les Grecs et les Romains sont les premiers qui aient traité scientifiquement la musique; mais celle-ci était encore loin pourtant d'être seulement l'ombre de celle d'aujourd'hui. De tous les arts c'était celui qui avait fait le moins de progrès chez les Grecs. Cependant Lasus et Pythagore s'occupèrent de la théorie des sons. Chez les Romains la musique militaire était plus perfectionnée que la musique sentimentale; cela se comprend aisément car le peuple romain était essentiellement guerrier. Ce ne fut qu'à l'époque de sa décadence, que Rome vit une musique plus douce s'implanter chez elle. La mélodie commençait à naître; bientôt elle eut acquis droit de cité dans la grande capitale.

En somme la musique, comme le dit M. W. Ducket, est une invention dont le mérite tout entier revient presque aux peuples modernes; elle est le résultat des siècles chrétiens; ce n'est que depuis quelques cents ans qu'elle s'est perfectionnée et a at-

teint un degré d'élévation considérable. Nous avons tout emprunté aux Grecs et aux Romains en fait d'art; la musique seule est une création qui sans nous être tout-à-fait propre, quant au fond, nous doit, quant à la forme, sa constitution actuelle.

Un moine bénédictin, Hughald, enseigna en l'an 1000 les rudiments du contre-point, et c'est à Guy d'Arezzo, qu'on doit l'agrandissement du système musical et l'art d'écrire les notes au moyen des lignes. A partir du quinzième siècle, cet art prit un développement immense sous l'impulsion des Dufay, des Després, et de Palestrina qui créa la musique d'église. Plus tard vint l'opéra inventé en Italie, et alors commença pour la musique une période toute nouvelle. Le profane remplaça le religieux. Enfin, de perfectionnements en perfectionnements, et passant tour à tour par les mains de ces puissants génies qui ont nom Bach, Hændel, Gluck, Mozart, Beethoven, Rossini, Meyerbeer, etc., etc., elle en est arrivée au point où elle en est aujourd'hui, c'est-à-dire à la production du sublime, dans ce que le sublime peut avoir de matériel.

Tel est en peu de mots l'histoire de l'art musical; comme on le voit, il date de loin; or si comme le dit M. Gauthier, cet art eut eu pour résultat de produire des bruits chers et ennuyeux, il est probable que l'humanité ne l'aurait pas supporté pendant 6,000 ans.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

Cannes. — Nous lisons dans le *Courrier de Cannes* :

Tous les ans, au premier août, la société des marins de Cannes a l'habitude de célébrer une fête en l'honneur de la Saint-Pierre. La fête, cette année, s'est accomplie dans les conditions ordinaires.

Nous trouvons dans toutes ces fêtes de corporations, qui placent leur institution sous le patronage d'un saint vénéré, un caractère poétique qui séduit notre imagination. Elles nous révèlent cet immense besoin de foi qui convient si bien à notre infime nature.

Lorsque le marin, emporté sur ce frêle esquif qu'on appelle un navire, se trouve tout-à-coup isolé sur la mer immense et qu'il n'a plus devant les yeux que le ciel constellé d'étoiles, malgré lui il pense à la toute puissance de Celui qui règle à son gré la nature, soulève et apaise quand il le veut les vagues écumantes. Alors rêvant à sa femme, à ses enfants, que peut-être il ne reverra plus, auxquels il ne pourra plus apporter le produit de ses labeurs, il a besoin de croire que, par de là cette vie, il est une autre vie dont celle-ci n'est que l'ombre et la promesse; que par-dessus ces forces il est une autre force devant laquelle il faut savoir se courber, s'agenouiller; et il fléchit le genou, et il prie parce que la prière, à cette heure solennelle, est l'ancre mystique à laquelle il sent le besoin de rattacher son cœur pour ne pas désespérer de la vie.

Or, c'est incontestablement à ce besoin de foi que sont dues toutes ces sociétés qui se sont fondées dans le cours des âges, et toutes ces fêtes qui se célèbrent à une époque déterminée.

Mardi donc, jour de la fête de Saint-Pierre-ès-Liens, les marins et pêcheurs de Cannes, se rendirent, tambour battant, et drapeaux déployés, à l'église paroissiale où une grande messe solennelle en musique fut dite à leur intention. A la tête du cortège on remarquait l'honorable M. Roques, commissaire de marine, président de la société, et messieurs les Prudhommes, revêtus de leurs robes de magistrats.

De cinq à six heures du soir, la foule avait envahi le port; tous les bateaux étaient pavoisés; de nombreuses barques sillonnaient les flots. C'était l'heure de l'inauguration des jeux.

Marseille. — Le *Journal de Marseille* raconte une laisante histoire arrivée, l'une de ces dernières nuits,

dans une des banlieues de Marseille, où la famille* * * possède une superbe maison de campagne.

La villa ne se trouvait momentanément habitée que par le fils et la fille, occupant des appartements assez éloignés l'un de l'autre.

Vers 3 heures du matin, M^{lle}... est soudainement réveillée par un effroyable fracas, ressemblant à un bruit de ferrailles violemment brisées.

Saisie de frayeur, elle saute du lit et verrouille solidement sa porte contre laquelle, par surcroît de précaution, elle pousse péniblement une table à ouvrage et un lourd chiffonnier. Puis, haletante, elle écoute et attend. Le bruit redouble; tout semble indiquer une lutte. Son frère, ce n'est pas douteux, devait être aux prises avec quelques bandits. L'éloignement l'empêchait de distinguer ses cris, mais les bonds et le tapage qui changeaient à chaque instant de direction ne pouvait que confirmer cette certitude dans l'esprit de la jeune fille.

Enfin, l'aube finit par apparaître. Plus morte que vive, M^{lle}... a cependant la présence d'esprit de crayonner sur un morceau de papier: « Il y a des voleurs dans la maison, venez à mon secours, je vous en supplie. » Elle roule le papier sur une bobine et jette le tout par la fenêtre.

Des ouvriers qui, de la banlieue voisine, passaient en ce moment et se rendaient en ville, ramassent l'objet, escaladent la grille et sonnent violemment et à plusieurs reprises à la porte de l'intérieur.

Le frère de la demoiselle, n'ayant rien entendu, dormait tranquillement. Il est enfin réveillé par le carillon, et, à demi-vêtu, il va ouvrir.

Les libérateurs s'élancent aussitôt sur lui, et le prenant pour l'un des voleurs, le garrottent, malgré ses cris, et lui enjoignent avec force menaces de dire où sont cachés ses complices.

M^{lle}..., que le bruit des voix rendait plus vaillante, se décida à débarricader sa porte, à l'entrebailler, et à y passer timidement une oreille.

Les cris deviennent plus aigus; elle croit reconnaître l'une des voix et descend précipitamment.

— Nous tenons l'un des voleurs, lui crient les hommes.

— Mais c'est mon frère! exclama la jeune fille. — Tableau.

On s'explique et on fouille la maison de fond en comble. Nulle part on ne vit la moindre trace d'effraction et encore moins de voleurs. Seulement, blotti dans le coin le plus sombre du palier, on trouva... le chat de la maison, la queue prise dans une ratière tendue la veille au soir.

Affolé par la douleur, le pauvre chat avait parcouru la maison, traînant toujours après lui l'instrument de torture.

FAITS DIVERS.

Un pianiste qui s'était acquis dans ces dernières années une grande réputation en Allemagne, Carl Tausig, disciple de Listz, émule et rival de Rubenstein pour la virtuosité, est mort, il y a quelques jours, à Leipsig. Il a été enlevé par le typhus. Tausig n'avait que 30 ans.

Le trésor de la cathédrale de Saint-Denis, qui avait été transporté à Paris pendant le bombardement et déposé dans les caves de la Banque, vient d'être renvoyé à la basilique.

Ce magnifique trésor, dont les Prussiens connaissaient l'existence et qu'ils ont cherché en vain, est composé de plusieurs chasubles brodées d'or, données au chapitre par différents rois; des couronnes de Louis XVI, de Louis XVII, de Marie-Antoinette, de M^{me} Elisabeth et de Louis XVIII; de vases d'or massif, de plusieurs saints-ciboires, et enfin d'une quantité de pierres précieuses.

La valeur totale de tous ces saints objets est évaluée à 25 millions de francs.

Une heureuse découverte vient d'être faite en Nouvelle-Calédonie. En plusieurs endroits de la colonie, on a trouvé des gisements aurifères en assez grande quantité pour pouvoir donner lieu à une extraction sérieuse et productive. Dès que la nouvelle se fut répandue, l'incrédulité, comme toujours, fit sourire bien des gens; mais bientôt à la suite du rapport d'une commission chargée par le gouvernement de vérifier le fait, il ne fut plus permis de douter. Le gouverneur possédait comme échantillon un bouton pesant 57 grammes.

Les terrains aurifères de la Nouvelle-Calédonie s'étendent sur une longueur de 120 kilomètres, composée de deux bandes d'une largeur de 10 à 12 kilom. chacun. Les expériences faites ont donné en peu de temps un rapport étonnant. L'or se trouve en paillettes et en pépites, mélangé à du quartz très-friable qui rend l'extraction peu laborieuse.

La connaissance de cette découverte a donné lieu à l'arrivée dans la colonie d'un grand nombre de mineurs anglais de l'Australie, qui se sont mis immédiatement à l'œuvre et se sont empressés d'installer des machines. L'administration du pays a déjà pris des mesures pour réglementer la vente, la concession des terrains aurifères, établir une législation spéciale pour les mineurs, prendre enfin toutes les précautions possibles pour rendre fructueuse à l'Etat cette nouvelle source de richesses, tout en conservant les droits des mineurs et en sauvegardant leurs intérêts.

On lit dans le *Journal de Genève* :

Une société, composée de deux Bâlois et de trois Glaronais, conduite par deux guides de la vallée de la Linth, s'était proposée de faire l'ascension du Todi. Mardi, 25 juillet, à trois heures du matin ces amateurs se mettaient en route du pavillon du club alpin où ils avaient passé la nuit; le fœhn soufflait avec violence. Ils franchirent courageusement les glaciers du Bifferten dans une ascension de trois heures, mais le fœhn les contraignit à faire retraite. Arrivés près d'une crevasse de rocher d'une grande dimension, deux des voyageurs s'en étant approchés imprudemment, cette témérité leur coûta cher; ils tombèrent l'un et l'autre dans le gouffre à la vue de leurs compagnons saisis d'épouvante. Par bonheur, ceux-ci étaient munis de longues cordes. Après avoir appelé, un des guides entendit une voix faible qui disait qu'ils étaient encore vivants. Aussitôt on lança dans la crevasse une corde longue de 80 pieds, mais elle se trouva trop courte. On y en ajouta une seconde de 60 enfin, après bien des peines et des efforts, on parvint à retirer de l'abîme les deux malheureux.

Ils durent leur salut à la neige tombée récemment qui avait amorti la violence de la chute.

VARIETES.

Les questions d'esthétique sont rarement traitées, leur solution peu répandue. Nous recevons sur cette matière, qu'on pourrait appeler la matière de l'art, la lettre suivante d'un de nos amis, que nous nous empressons de publier.

Vous, qui, dans votre charmant journal, nous parlez en artiste de toutes choses, vous qui comptez pour amis dans ce beau pays, des peintres qui sont des maîtres, des poètes et des musiciens convaincus, n'avez-vous point parmi eux quelque philosophe qui s'efforce à cette éternelle question du beau de l'art comparé à celui de la nature? question abstraite sans doute, mais intéressante et surtout profitable à tant d'égards!

Pour moi je me le demande souvent: Le beau de l'art et le beau de la nature, comment les accorder et les distinguer? Auquel donner la préférence? En quel sens (ceci ne va-t-il pas surprendre tout d'abord quelques uns de vos lecteurs) en quel sens peut-on dire que le beau de l'art est supérieur?

Pascal dit dans une de ses lettres que tous les objets naturels créés ne sont que des symboles, des signes

qui nous voilent et en même temps nous découvrent la présence du divin partout. Il y a là en germe, dès le XVII^e siècle, toute une esthétique, toute une théorie de l'art.

Sans doute la nature est plus fraîche que l'art, l'art fatigüe. — On a besoin de changer, d'aller alternativement de la nature à l'art, parce que si le beau de l'art est plus intellectuel, la part de jouissance sensible est plus grande dans le beau de la nature.

Mais on peut dire que l'esprit dans l'art conçoit un beau supérieur à celui que les yeux voient. Toutefois, l'art n'est qu'un symbole et non une réalité; il exprime une beauté purement intellectuelle, une aspiration plutôt qu'une possession.

Topfer, en citant ces vers de Virgile :

*Nox erat, et placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras, sylvæque et sæva quierant
Æquora...*

s'écrie: « Ceci, n'est-ce pas? est plus attachant, plus grand, plus beau que la plus belle nuit à laquelle vous ayez assisté perdu dans les bois ou attardé dans la campagne, et regagnant votre logis à la lueur du ciel étoilé? »

En effet, n'est-il pas vrai que les belles descriptions de la nature (les vraiment belles, et les moins descriptives dans le mauvais sens du mot), que les paysages, que la musique pastorale, comme par exemple, la symphonie de Beethoven, nous offrent un idéal, nous font goûter une beauté au-dessous de laquelle la nature elle-même nous paraît rester et que nous n'y trouvons jamais réalisée au même degré où nous la sentons?

Dans le domaine de l'art, on retrouve les trois mondes: la nature, l'homme et le divin, les trois grands objets de la pensée. L'art puise ses inspirations tour à tour dans chacun d'eux.

Au XVII^e siècle, il est question dans l'art, de l'homme et du divin, (et quant au monde humain, l'art vraiment digne de ce nom s'y montre toujours supérieur à la réalité) mais le troisième monde, la nature y est très-négligé. Ce manque du sentiment de la nature qu'on lui a tant reproché, est-ce un mal? Est-ce un défaut? N'est-ce pas plutôt une marque de grandeur de force, de virilité? Et dans notre temps, cette perpétuelle effusion de l'homme qui se répand tout entier à chaque instant dans la nature, dans les choses inanimées et sensibles, n'est-ce pas quelque chose de mou et d'énervant? Cela ne touche-t-il pas au panthéisme et au matérialisme? N'est-ce pas descendre? N'est-ce pas un manque de force de l'âme qui ne trouve pas assez de ressort pour s'élever d'elle-même du monde humain au monde divin et qui retombe au contraire dans ce qui lui est inférieur, dans le monde sensible pour s'y allanguir et s'y laisser aller à des charmes un peu sensuels?

L'âme n'a donc plus assez de force pour vivre avec elle-même. Cette rêverie, alliance de l'âme avec ce qui est au-dessous d'elle, cette sorte de faiblesse et de découragement mélancolique, est-ce un bien? Faut-il, enfin, se jeter dans les bras de la nature, ou en proscrire absolument le sentiment?

La contemplation de la nature est utile, salutaire, mais lorsqu'elle est un moyen, non un but, lorsque l'homme ne l'imite pas mais l'interprète, lorsqu'elle lui sert à s'élever à l'aide des traces de la beauté divine qu'elle renferme, vers cette beauté elle-même, à s'appuyer sur ses vestiges comme sur des marchepieds (*épibasis*) pour remonter jusqu'à l'exemplaire éternel. Elle cesse d'être salutaire, elle devient funeste, lorsqu'au lieu de n'y voir que des signes et des symboles, l'homme en fait son unique objet, lorsqu'il descend de l'intelligence et de la volonté pour se réduire au monde extérieur, sensitif, plastique. Pente très douce, qui a une apparence de raison et beaucoup d'attrait.

Or, telle est aujourd'hui l'exagération de cette tendance, que nous la décorons du nom de sentiment vrai et poétique de la nature; et nous sommes tellement

habitué à ne plus connaître d'autre poésie que nous réservons presque exclusivement ce mot de poésie à la peinture du monde sensible.

C'est en détournant de son but la faculté de l'infini, qui est toute la poésie, que nous sommes arrivés à concentrer la poésie dans la nature et à la diviniser. — De là les conséquences les plus grossières. De là aussi ces regrets, ces plaintes, ces désirs adressés au monde sensible, cette mélancolie, cette rêverie matérialiste, caractères de notre temps.

Direction de l'esprit très séduisante, mais aussi très énervante, et mauvaise quand elle n'est pas relevée par un vigoureux élan vers l'invisible et par une salutaire ascension de ces regrets vains et stériles vers la source de la véritable beauté et du véritable bonheur.

Le beau est peut-être le seul bien sur la terre, non parce qu'il comble et satisfait nos désirs, mais parce qu'il les avive et les excite.

Ce n'est pas une pure distraction, une récréation facile que je cherche dans la nature et dans l'art. Dans tout ce qui me touche, je sens que l'amour que j'ai pour le beau est un amour sérieux, car c'est un amour qui fait souffrir. Où chacun trouve des jouissances ou du moins les adoucissements et les consolations de la vie, je sens comme une nouvelle et délicieuse source de tourments. La splendeur d'une soirée, le calme d'un paysage, un souffle de vent tiède de printemps qui me passe sur le visage, la divine pureté d'un front de madone, une tête grecque, un vers, un chant, que tout cela m'emplit de souffrances!

Plus la beauté entrevue est grande, plus elle laisse l'âme inassouvie et pleine d'une image insaisissable. Lorsqu'on ne sépare pas la jouissance du beau des besoins éternels de l'âme, le beau porte au bien, élève et purifie par l'amour. On éprouve le besoin d'avoir la conscience pure pour s'approcher du beau, de garder sa conscience pure après l'avoir contemplé; autrement la jouissance est altérée, il n'y a plus harmonie en nous. L'admiration n'est plus un sentiment auquel l'âme puisse se livrer tout entière, elle se sent trop différente et trop indigne de son objet. Qui n'a pas senti, après avoir mal fait, la vue du beau lui être un reproche, lui causer un malaise moral, un sentiment de mécontentement intérieur, au lieu d'une douce et calme félicité? Qui n'a pas senti, au sortir d'une grande et vive admiration, son être ennobli, fortifié, son âme rendue délicate, et plus sensible à l'atteinte des choses grossières, plus craintive de souillures? Et si la tentation venait à surprendre sa faiblesse et à en triompher, qui n'a senti ce souvenir divin augmenter en lui la conscience de sa déchéance et le mépris de soi-même? C'est une sorte de condamnation par la beauté présente encore, une réaction douloureuse par laquelle le divin outragé se venge — mais pour sentir ces choses, il faut aimer le beau sérieusement et le concevoir comme quelque chose de sacré et d'absolu.

Ainsi, c'est par l'art s'appuyant sur les trois mondes, nature, monde humain, monde divin, se nourrissant de leur contemplation, de leur méditation que l'homme arrive au sentiment absolu du beau. Le beau de l'art est donc bien au-dessus du beau de la nature.

Mais l'art est, comme l'âme humaine, emprisonné dans un corps, soumis à la gêne et à l'esclavage des sens. La beauté est emprisonnée dans une matière qui la masque autant qu'elle la manifeste, dont le poids l'attire sans cesse en bas et qui est sujette à mille infirmités, défaillances et imperfections. C'est sa condition nécessaire, comme celle de l'homme ici-bas, condition de misère, de lutte et d'assujettissement.

L'art ne peut pas donner la possession pleine et entière de la beauté. C'est comme un éclair qui traverse la nuit sombre, comme une goutte d'eau qui laisse la soif plus ardente.

Son but et son résultat sont d'exciter les désirs, non de les satisfaire, de tourner l'œil de notre âme vers le centre de ses éternels besoins, non de les rassasier, de l'enflammer d'amour plutôt que de l'unir à son objet. — Tristesse et découragement quand de l'admiration d'une œuvre qui vous a un instant fait en-

trevoir la splendeur de la beauté, on retombe dans la solitude et la nuit qui vous entourent en ce monde! Difficultés, obstacles, épines dont cette vue même d'un instant est accompagnée! Il faut pénétrer le sens du signe; c'est un travail d'intelligence gêné par la faiblesse et la diversité des organes, soumis aux accidents des dispositions d'esprit.

.... L'art n'est pas un repos dans le sein de la beauté, mais c'est l'enivrement et l'ennoblissement du cœur par le plus élevé des bonheurs entrevus!

EUSÈBE LUCAS.

ALFRED GABRIÉ, Rédacteur-Gérant.

AVIS.

Le Maire de la Ville informe le public que les sieurs Joachim et Laurent frères Gindre, demeurant à Monaco, ayant demandé l'autorisation de réouvrir provisoirement la forge qui leur appartient, située en cette ville, rue du Milieu, confinant, d'un côté avec le sieur Léon de Sigaldi, d'autre côté avec le sieur Laurent Canis et au-dessus avec le sieur Louis Martin, il sera procédé à une enquête de *commodo* et *incommodo* relative à la réouverture de ladite forge.

En conséquence, les personnes intéressées pourront faire les observations et réclamations qu'elles estimeront au Secrétariat de la Mairie à compter de ce jour jusqu'au onze courant inclusivement.

Passé le délai ci-dessus il sera statué sur la demande des frères Gindre sans avoir égard aux réclamations ultérieures.

Fait à Monaco, le 3 août 1874.

Le Maire,

GASTALDY.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 31 juillet au 6 Août 1874

MENTON. b. *Louis Désiré*, français, c. Roquette, s. l.
FINALE. b. *Conception*, italien, c. Dagnino, charbon
ID. b. *Antoine Saccone*, id. c. Saccone, id.
GOLFE JUAN. b. *la Pauline*, français, c. Musso, sable
ID. b. *Résurrection*, id. c. Ciaïs, id.
MENTON. aviso *le Favori*, id. c. Lugeol, sur lest
TOULON. b. *St-Jean-Baptiste*, italien, c. Giacopini,
pommes de terre
GOLFE JUAN. b. *l'Indus*, français, c. Jovenceau, sable
ID. b. *la Pauline*, id. c. Musso, id.
ID. b. *Résurrection*, id. c. Ciaïs, id.

Départs du 31 juillet au 6 Août 1874

NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
GOLFE JUAN. b. *l'Indus*, français, c. Jovenceau, id.
ID. b. *la Pauline*, id. c. Musso, id.
ID. b. *Résurrection*, id. c. Ciaïs, id.
NICE. aviso à vapeur *le Favori*, id. c. Lugeol, id.
MENTON. b. *Caroline*, id. c. Vincens, fûts vides
SPEZIA. b. *St-Jean-Baptiste*, italien, c. Giacopini,
pommes de terre
GOLFE JUAN. b. *la Pauline*, français, c. Musso, s. lest
ID. b. *Résurrection*, id. c. Ciaïs, id.
ID. b. *l'Indus*, id. c. Jovenceau, id.

ALMANACH HISTORIQUE DE PROVENCE

par **Alexandre GUEIDON**

avec la collaboration de MM. GALLOIS-MONTBRUN, BOURRELLY, LETUAIRE, etc. brochure in-8°, prix 1 fr.

Bureau à Marseille, rue St-Sépulcre 12.

En vente à l'imprimerie du Journal :

MONACO ET SES PRINCES

par HENRI MÉTIVIER.

Deux volumes grand in-8° — Prix : 5 francs.
pour la France et l'étranger fr. 7 70 en un mandat poste

LE MONETE DEI GRINALDI

PRINCIPI DI MONACO

raccolte ed illustrate dal Cav^o professore GIROLAMO ROSSI
membro di varie accademie.

Un vol. g. in-8° — Prix : 5 fr.; par la poste, 6 fr.

LES MONDAINES

SCÈNES PARISIENNES ET PROVINCIALES.

Un vol. in-12, par HYACINTHE GISCARD. — Prix : 2 fr.

A Nice et à Menton, chez tous les Libraires.

A Nice, chez Visconti, rue du Cours,
œuvres complètes d'Emile Négrin de Nice :
poésies, linguistique, lexicographie, littérature.

A VENDRE OU A LOUER
près du Casino.

JOLIE VILLA

Très richement meublée

Vue magnifique dominant le plateau de Monte Carlo.
S'adresser à la villa, Avenue St-Michel.

VILLA BELLA
(aux Moulins)

A LOUER PRÉSENTEMENT

S'adresser à M^e BELLANDO, Notaire, à Monaco.

Chemin de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée. Saison d'Été.

DE MENTON A NICE

PRIX DES PLACES.			STATIONS	DÉPARTS				
1 ^{re} CL.	2 ^e CL.	3 ^e CL.		MATIN		SOIR		
Fr. Cent.	Fr. Cent.	Fr. Cent.		H. M.	H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
»	»	»	MENTON	8 45	12 30	5 6	8 35	10 40
» 65	» 50	» 35	ROQUEBRUNE	8 55	12 40	5 22	8 45	—
» 90	» 65	» 50	MONTE CARLO	9 4	12 49	5 32	8 56	11 4
1 10	» 85	» 60	MONACO	9 23	12 56	5 44	9 3	11 10
1 80	1 35	1 »	EZE	9 34	1 9	5 57	9 16	—
2 »	1 50	1 10	BEAULIEU	9 42	1 17	6 5	9 24	—
2 25	1 70	1 25	VILLEFRANCHE	9 49	1 24	6 16	9 31	11 33
2 80	2 10	1 55	NICE	10 3	1 37	6 29	9 44	11 46

DE NICE A MENTON

			STATIONS	MATIN		SOIR		
				H. M.	H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
»	»	»	NICE	8 15	12 15	4 —	8 20	11 50
» 55	» 45	» 30	VILLEFRANCHE	8 32	12 27	4 12	8 32	12 2
» 80	» 65	» 45	BEAULIEU	8 39	12 34	4 19	8 39	—
1 »	» 75	» 55	EZE	8 47	12 42	4 27	8 47	—
1 80	1 35	1 »	MONACO	9 10	1 —	4 41	9 2	12 26
2 »	1 50	1 10	MONTE CARLO	9 16	1 6	4 47	9 8	12 31
2 20	1 65	1 25	ROQUEBRUNE	9 21	1 15	4 56	—	—
2 80	2 10	1 55	MENTON	9 34	1 24	5 5	9 24	12 47

Hôtel-Restaurant de Strasbourg

TENU PAR **LOUIS BOULAS**

Ex-Cuisinier de l'Hôtel de Paris

Cabinets de société et jardin. — Chambres meublées.

SALLE DE BILLARD.

Monte Carlo, près le Casino (Monaco).

A VENDRE

Parcelles de terrain de diverses contenances

Quartier de la Colla, près la gare de Monaco.

S'adresser à M. FRANÇOIS BIVÈS pour tous renseignements

TAVERNE ALSACIENNE

tendue par JAMBOIS, à la Condamine.

Magnifique établissement, à proximité du Casino.
Déjeuners chauds et froids. — Bière de Vienne à 35 cent.
Consommations de 1^{er} choix. — Billards.

A VENDRE FONDS de COMESTIBLE
ET D'ÉPICERIE bien achalandé. Facilités pour le paiement.

S'adresser à M. GINDRE, courtier expéditionnaire, à Monaco.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

RESTAURANT BARRIERA, avenue Florestine, à la Condamine. — Chambres meublées. — Pension.

En vente à l'imprimerie du Journal :

UNE VISITE A MONACO

Prix : fr. 4 ; par la poste, fr. 4 20.

GRAND HOTEL DES BAINS

au Port, tenu par EUGÈNE REY.

La Pension, pendant l'été, avec Déjeuner, Dîner, Logement et Service compris, est seulement de 8 francs par jour.

BAINS DE MER DE MONACO.

SAISON D'ÉTÉ 1871.

La rade de MONACO, protégée par ses promontoires, est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, ainsi qu'à TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS d'EAU DOUCE et BAINS de MER CHAUDS.

GRAND HOTEL DES BAINS sur la plage. — Appartements parfaitement meublés — Pension modérée pour familles.

LE SEUL BAIN DE MER possédant un CASINO, qui offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN, HOMBURG et BADEN-BADEN. — CABINET de LECTURE où se trouvent toutes les publications Françaises et Étrangères. — CONCERT l'après-midi et le soir. Orchestre d'élite.

Les JARDINS DE MONTE CARLO qui s'étendent en terrasses

du CASINO à la mer offrent, outre les points de vue les plus pittoresques, des promenades agréables au milieu des Palmiers, des Caroubiers, des Cactus, des Aloès, des Géraniums, des Lauriers-rose, des Tamarins et toute la flore d'Afrique.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER, SALON de RESTAURANT. GRAND CAFÉ avec BILLARDS. — CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les voyageurs trouvent des appartements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.